*Ami du Clergé* du 24 octobre 1946

# Deuxième partie : PRÉDICATION

## SOMMAIRE

**Instructions du dimanche.** — III. *21e Dimanche après la Pentecôte :* Le pardon des injures, 17. — *22e Dimanche après la Pentecôte :* Est-il permis de payer le tribut à César ? 18.

**Causeries sur la messe.** — II. Le Sacrifice de Notre-Seigneur, 21.

**Causeries liturgiques.** — I. Introduction, 23.

**Plans pour une retraite à des jeunes filles.** — IV. L'appel de Jésus au cours de la retraite, 24.

## INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

### III

### 21e Dimanche après la Pentecôte

#### LE PARDON DES INJURES

Mes frères,

Avant tout Dieu est Amour. Il traite l'homme avec une générosité infinie ; mais il exige que nous traitions nos semblables de la façon dont il nous traite nous-mêmes. Tel est le sens de la parabole d'aujourd'hui. Pour nous faire comprendre sa volonté, Jésus établira un parallèle entre la dette d'un officier de la Couronne, qui doit 10.000 talents, à qui son maître remet sa dette, et la somme minime que le même serviteur refuse de concéder à l'un de ses compagnons.

Cette parabole du reste soulignera l'enseignement qu'il venait de donner. Il avait prêché la *charité* et recommandé le respect dû aux enfants, les avances à faire quand on est en délicatesse avec le prochain, l'obligation de pardonner les injures. Pierre avait écouté respectueusement les premières recommandations. Mais à la pensée de pardonner, son sang n'avait fait qu'un tour. Sans oser tout de même l'exprimer ouvertement, il trouvait que son Maître « allait un peu fort ». Il voulut en avoir le cœur net. Il l'interrogea donc : « Pardonner, soit. Mais tout de même il doit y avoir des limites ? — Sept fois, cela suffit-il ? » Il se croyait si large en allant jusque-là ! N.-S. avec bonté lui fait remarquer qu'il n'a pas compris. Et précisant il ajoute : « ce n'est pas sept fois mais soixante-dix fois sept fois », ce qui veut dire : « toujours ».

Ainsi présentée la parabole prend toute sa valeur. Comme nous voilà loin de l'esprit de vengeance du paganisme, même du judaïsme, et de la parole du farouche Lamech, petit-fils de Caïn, qui avait affirmé qu'il se vengerait d'un affront non pas 7 fois, mais 77 fois 7 fois ! (Gen., IV, 24). La loi du talion n'était pas morte. N.-S. voulait la tuer.

Expliquons donc la pensée de N.-S. Voyons l'importance de la dette du serviteur à l'égard de son maître, symbole de la nôtre à l'égard de Dieu ; réprouvons alors l'intransigeance de l'officier pardonné, symbole aussi de nos injustices à l'égard du prochain.

#### I. — *Importance de la dette*

Elle est énorme écrasante, insolvable. Dix mille talents ! Environ cinquante millions de notre monnaie... Quand elle valait quelque chose. Comment a-t-il pu se mettre dans une telle situation ? Sans doute il a dilapidé les biens dont il avait la garde. Le vol, les exploitations imprudentes, les procédés malhonnêtes ajoutés à la négligenec, doublent la culpabilité et rendent légitime le châtiment dont le maître le menace. D'autant que, sans doute, il n'avait plus rien pour répondre. Ses vols ne l'avaient pas enrichi ; le luxe, le jeu, la bonne vie, de louches spéculations peut-être avaient tout englouti.

Evidemment la peine à laquelle on le condamne est atroce : être vendu comme esclave, lui, sa femme et ses enfants ! Il a dû tressaillir ; c'était la loi en ce moment : la loi juive comme la loi de Rome. Le créancier disposait à son gré du débiteur insolvable. Combien parmi nous pourraient mériter un châtiment semblable ! Combien pourraient en faire l'aveu, pour peu qu'ils apprécient à leur juste valeur leur attitude à l'égard de Dieu !

Nos injustices à son endroit prennent un nom, on les appelle des *péchés*.

En approfondissons-nous bien la malice ? Je sais : tous les aperçus des théologiens, toutes les dissertations des philosophes, toutes nos réflexions personnelles sont incapables de pénétrer à fond la cruauté de notre acte. Pour le bien juger, voyons quel prix N.-S. a dû payer pour nous en délivrer. Remarquons d'abord que notre dette était insolvable, écrasante et qu'il a fallu qu'une personne divine se substituât à nos propres impuissances. Mais voyez alors l'humilité de la crèche et de Nazareth, les contradictions, et les menées sournoises des ennemis qui l'amènent à l'heure lugubre de la passion. Là, quelle somme de souffrances ! Il est lié, traîné, souffleté. Son corps est déchiqueté, sa tête percée par d'horribles épines ; son visage couvert d'affreux crachats, ses épaules meurtries par le bois de la croix, ses mains et ses pieds troués par les clous, ses membres étirés, ses articulations distendues, sa bouche brûlée par la soif, ses yeux remplis de sang, ses oreilles blessées par les blasphèmes. — Tous contribuent à ce supplice et augmentent sa peine : le Père céleste par sa rigoureuse justice, l'enfer par sa rage, Judas par sa trahison, les disciples par leur lâcheté, Pierre par son infidélité, les valets par leur insolence, les soldats par leur brutalité, les princes des prêtres par leur perfidie, Pilate par sa pusillanimité, Hérode par son mépris, les foules par leur ingratitude, les saintes Femmes par leur compassion impuissante, sa divine Mère par son inconsolable douleur,... et nous par notre persévérance à pécher.

Voilà la valeur du péché, mesurée au prix dont il a fallu le payer. Approchons-nous par la pensée. Essayons alors de comprendre la folie de ceux qui n'en veulent pas voir la tristesse, qui l'excusent, qui l'exploitent, qui vivent à son contact et refusent de penser à l'échéance fatale où le roi, comme dans notre Evangile, devra réclamer à tous ses serviteurs le compte de leur gestion.

Lui, le voleur, se sent perdu. Il n'a plus qu'une ressource : gagner du temps non pas peut-être pour restituer — ce qu'il promet pourtant mais qui paraît bien improbable — mais se tirer de son mauvais pas. Il l'obtient en effet après s'être jeté aux pieds du roi et avoir imploré sa pitié. Non seulement le roi se

laisse toucher et veut bien consentir à patienter mais il lui remet sa dette. Il déchire la page de son livre de comptes. On n'en parlera plus. Qu'il aille en paix.

Quelle délicatesse dans l'allusion discrète dont N.-S. veut souligner la similitude des deux situations : celle du malheureux coupable et nous-mêmes ! En face de la Justice divine quelle peut être notre attitude, sinon celle d'un misérable sans aucune autre ressource que celle d'espérer en la miséricorde. Comment pourrions-nous jamais rendre en totalité ce que nous devons à Dieu ? Mais aussi quelle consolation de voir dans le verdict du roi l'annonce de la pitié de Dieu, de cette pitié qui nous pardonne tout, absolument tout, toujours et tout de suite !

II. — *Mais alors comprenez-vous la leçon ?*

Comment ? voilà un homme qui vient de bénéficier d'une miséricorde sans égale ? A peine a-t-il eu le temps de réaliser son bonheur qu'il rencontre, à la porte du palais, un de ses collègues qui lui doit cent deniers. Une paille, en comparaison de la somme qui vient de lui être remise, — le denier valait environ trois francs —. Il fonce sur son débiteur, l'empoigne à la gorge et exige le règlement immédiat de sa créance. L'autre a beau le supplier, lui adresser exactement, et en termes semblables les excuses et les promesses qu'il avait faites lui-même tout à l'heure au roi. Sans pitié et sans retard, ne voulant rien entendre, il le fait emprisonner.

Cette conduite est ignoble. Aussi les témoins indignés viennent en faire part au roi. Celui-ci prend la seule mesure que mérite cet homme. Il le fait comparaître à nouveau. Débonnaire tout-à-l'heure, il ne veut plus aucun ménagement et il l'abandonne aux rigueurs de la loi.

Ainsi méritons-nous souvent d'être traités. Car notre attitude à l'égard du prochain ressemble étrangement à celle de cet intendant.

Le prochain ? Il a parfois des torts à notre égard. Qui n'en a pas ? Mais en quoi consistent-ils ? Une parole peu aimable, un geste brusque, un procédé désobligeant, un accueil qui manque de liant, un acte d'égoïsme ou de suffisance, une divergence d'idées ? Mettons les choses au pire : le prochain nous a calomniés, et, se servant habilement d'une apparence qui nous est peu favorable, a méchamment interprété nos intentions. Il nous a fait perdre une estime à laquelle nous tenions, il a compromis nos affaires ou restreint la confiance que nous témoignaient nos supérieurs... Et puis ? Quelle importance tout cela peut-il avoir ? Quels résultats, même quand nous les appelons sérieux, tous ces procédés apporils à notre vie ? Sont-ils seulement capables de diminuer d'un seul point notre valeur morale, qui seule compte aux yeux de Dieu ? Les contradictions que nous subissons, les divergences d'idées sont-elles une preuve que nous sommes dans l'erreur ?

Pourtant comme nous nous indignons du moindre manque d'égards ! Comme nous réclamons du prochain le respect, la déférence, la confiance, l'empressement que nous nous croyons dûs ! Quand nous nous croyons offensés, quel mal nous avons à pardonner, à oublier surtout ! Quelle réparation il nous faut ! Et que de familles où pour une chose minime les rancunes s'éternisent ! Est-ce là vraiment une conduite digne, alors que Dieu se montre à notre égard si condescendant ? Au lieu de nous indigner, de nous émouvoir, d'être exigeants, comme le serviteur de l'Evangile, apprenons à sourire de ces choses inévitables, superficielles ; notre existence serait si calme si nous avions l'esprit plus large, la langue moins longue. N'encourons jamais le reproche d'avoir été cruels pour ceux qui sont à notre égard infiniment moins coupables que nous ne le sommes à l'égard de Dieu. Cent deniers ! c.-à-d. 88 ou 90 fr. au regard de 50 millions ! La proportion pourrait encore s'établir de la sorte. C'est pourquoi l'indignation monte encore chez nous contre les intransigeants à l'égard du prochain. C'est pourquoi le châtiment qui nous serait réservé serait terrible, si après avoir été acquittés d'une dette formidable nous ne savions en remettre une autre infiniment plus légère.

* *

Car l'heure viendra où il nous faudra rendre nos comptes au Roi des Siècles, le Roi qui patiente, le Roi qui est bon, le Juge qui attend, le Juge pourtant à qui rien ni personne n'échappe.

Et quelle sera la sentence ? Ecoutez N.-S. : « Ainsi vous traitera-t-on, si vous ne pardonnez pas à vos frères. » Entendez la voix plaintive de l'Eglise aux jours des funérailles chrétiennes : « *Dies iræ, dies illa !* » C'est un jour de colère, celui-là, car c'est celui où va s'ouvrir le livre de comptes où tout est écrit. Le mort est là dans son cercueil. Il semble répondre à l'Eglise qui longtemps l'avertit sans être écoutée :

*Quid sum, miser, tunc dicturus,*
*Cum vix justus sit securus ?*

C'est vrai : le juste lui-même peut à peine se rassurer. Alors, moi, que dirai-je ? Il ne nous restera plus qu'à faire appel à la miséricorde de notre Juge, lui dire : « Seigneur, puisque j'ai pardonné, pardonnez-moi ».

Mais si nous ne l'avons pas fait ! Voyez-vous comme nous nous sommes condamnés ! Vous vous rappelez ce que vous avez dit souvent de la récitation du *Pater :* « Pardonnez-nous, DE LA FAÇON, que nous avons mise à pardonner à ceux de nos frères qui nous offensés ».

Alors soyons logiques ; soyons prudents. Et si un jour vous vous trouviez dans la nécessité de pardonner à votre prochain, faites-le complètement et, au nom de cette heure finale, mettez-vous à genoux puis lentement, mais généreusement, mettez dans votre accent celui que vous voudriez entendre plus tard lorsque la parole divine fixera votre éternité. Ainsi soit-il.

---

### 22e Dimanche après la Pentecôte

## IV

#### EST-IL PERMIS DE PAYER TRIBUT A CÉSAR ?

Est-il permis de payer le tribut à César ? Derrière cette question toute simple se cachent des intentions perfides. N.-S. n'avait plus que quelque temps à demeurer parmi nous. Ses adversaires le surveillaient. Ils auraient voulu l'arrêter, mais ne l'osaient, par crainte du peuple. Ils tiennent donc conseil, décident de l'entourer d'espions et de lui tendre un piège pour essayer de découvrir dans ses discours un prétexte de le livrer aux autorités et au pouvoir du Gouverneur romain.

La question de l'impôt était des plus épineuses, de celles qui divisaient les Juifs. Le forcer à se prononcer sur ce point, c'était l'acculer à une impasse. Car de deux choses l'une : ou bien il se déclarera favo-

rable au paiement de l'impôt, il froissera alors le sentiment national, l'orgueilleuse susceptibilité de la race ; du coup il écartera tous ceux qui espéraient découvrir en lui le Messie, c'est-à-dire le libérateur d'Israël. Ou bien il s'y déclarera opposé, comme ses ennemis habilement semblent le suggérer, et immédiatement il devient suspect aux autorités romaines ; il s'insurge contre les lois, contre le gouvernement d'alors ; et l'Evangile nous dit que les Pharisiens n'attendaient que cela pour le livrer au gouverneur Ponce Pilate. Il pourrait se dérober, se taire ou du moins garder une attitude prudente qui serait susceptible d'une interprétation favorable. Mais alors que deviendrait sa belle réputation d'indépendance, de franchise, que les visiteurs commencent par rappeler avec beaucoup d'éloges ?

Vous savez comment N.-S. déjoue ses adversaires. Il ne répond pas d'un seul coup, par un « oui » ou par un « non ». Il se fait apporter une pièce de monnaie, de celles qui sont réclamées pour l'impôt et comme il a vu le piège caché sous les fleurs des compliments, et qu'il le dit, il prend son temps, les regarde tous à la ronde, examine la pièce d'argent. Elle est frappée à l'effigie de Tibère. D'un côté la tête de l'Empereur, de l'autre le portrait de Livie, sa mère, une femme assise tenant une palme ; et en exergue : Tibère César. Alors : « Rendez à César ce qui appartient à César. »

C'était logique. Puisque vous vous servez de la monnaie à l'effigie de César, c'est donc que vous reconnaissez pratiquement sa suprématie. Puisque vous lui permettez de frapper monnaie, et que cette monnaie a cours parmi vous si vous y trouvez des avantages, acceptez-en aussi les inconvénients et payez votre tribut.

Cette première réponse va plus loin. César, ce n'est pas seulement Tibère, car Tibère est, comme nous .ous, un être de passage. Il représente l'Etat. Or l'Etat a ses droits. Dieu lui-même lui a donné mission et autorité pour veiller au bien public, à l'ordre social, à la prospérité du pays, à la défense nationale. Sur ce terrain il est souverain ; il doit être obéi, respecte. Mais ses attributions s'arrêtent là. Il n'a aucun pouvoir à gouverner les âmes.

Pourquoi ne se résout-il pas à ne pas sortir de sa sa compétence ?

En revanche l'Eglise, écho de la parole divine, dépositaire de l'autorité de Dieu a la charge des intérêts spirituels. Il n'en est pas encore question ici, sinon dans un sens éloigné. Pourtant N.-S. va élever les esprits. On lui avait posé une question. Il donne une double réponse, celle à laquelle sûrement ses interlocuteurs ne s'attendaient pas. Au-dessus de César il y a Dieu. Lui aussi a ses droits. Disons mieux : « Lui seul a des droits ». Les autres ne possèdent que ceux qu'il veut bien leur conférer. Alors, « rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu ». — C'est une suprême *justice*, et une inexorable *nécessité*.

I. — *Suprême justice*

Nous lui devons tout, en effet. D'abord la *vie*, ce sans quoi nous n'aurions rien. Don gratuit de sa part, — nous n'avions rien fait pour la mériter —, et d'autres sans aucun doute en auraient mieux usé que nous-mêmes. Don voulu, et voulu après un choix réfléchi, éternel, irrévocable. Parmi la multitude des êtres qu'il aurait pu appeler à l'existence, beaucoup resteront éternellement au néant. Pourquoi, sinon par condescendance de sa part et par prédilection ?

Cette vie dont il nous a pourvu, dès lors que nous la possédons nous ne la perdrons plus jamais. Elle se transformera, mais ne nous sera plus jamais enlevée, « *mutatur, non tollitur* », comme nous rappelle l'Eglise dans la préface des morts.

Cette vie, il l'entretient constamment de sa toute-puissance, sans lui nous retomberions de nous-mêmes dans le néant dont il nous a tirés. Sa Providence nous suit à chaque instant, dans toutes les situations, toutes les difficultés. Elle nous soutient comme au-dessus d'un abîme où nous sommes constamment attirés.

Et voici que cette vie, déjà splendide en elle-même, se trouve comblée par une ascension inattendue. La grâce vient nous visiter. Elle nous prévient, elle nous accompagne, elle nous couronne de mérites.

Avez-vous bien songé à cette hauteur surnaturelle où elle vous entraîne ? Car la grâce est une réalité divine qui, pénétrant en nous, vient nous donner des aptitudes nouvelles, des mérites nouveaux, une grandeur et une destinée inaccessibles sans elle, et pleinement assurées avec elle. C'est Dieu présent. Sans doute il est présent partout, d'une présence naturelle. Mais il voulu mieux et plus. C'est ce qu'il nous enseignait : « Si quelqu'un m'aime... nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure. » Nous ! Entendez-vous ? Les trois Personnes divines habitent donc en mon âme, et y continuent leur vie sublime. Elles m'y associent. Avec Jésus, j'aime le Père et en Jésus le Père m'aime. Je vis dès maintenant dans la Sainte Trinité.

A ces évocations sublimes l'esprit se perdrait si la Foi ne les lui rappelait de façon indubitable ; mais le cœur s'échauffe, et la reconnaissance s'affirme et grandit. L'éternité ne sera pas trop longue pour admirer ces merveilles.

Car l'éternité nous attend, avec son bonheur, sa gloire, ses lumières, ses consolations, ses possessions assurées.

Et tout cela calculé, non à la valeur de nos appréciations actuelles, mais à la mesure de la présence même de Dieu. Nous le verrons, nous le chanterons, nous l'aimerons, nous le posséderons sans pouvoir jamais le perdre, et avec lui ce sera, en notre âme, une multitude infinie de biens dont les mots sont impuissants à exprimer la valeur et l'immensité.

N'a-t-il donc pas droit à une reconnaissance de notre part, celui qui nous comble ainsi ? Et ne serait-ce pas un crime incompréhensible de le frustrer de la plus petite partie des hommages qui normalement doivent lui revenir ?

II. — *Suprême nécessité*

D'autant mieux qu'il y a là pour nous une suprême nécessité, car en dehors de lui nous ne trouvons rien de ce que nous désirons le plus ici-bas.

1. *Nous voulons le bonheur.* Nous le poursuivons par tous nos actes ; nous y tendons par toutes les puissances de notre être. Une sorte de fatalité nous pousse en avant pour embrasser ce que nous croyons la félicité. Hélas ! il ne nous faut pas longtemps pour nous apercevoir que nous avons poursuivi une chimère. D'autre part, il n'y a rien que nous redoutions comme la douleur, et nous la heurtons à chaque pas. Ce qui est même le plus étrange c'est que nous ne pouvons ni prévoir, ni diminuer, ni prévenir, ni atténuer les suites funestes de tous ces malheurs. Or il faut bien avouer que le bonheur rêvé, seul N.-S., et sa doctrine, et sa présence nous le don-

nent, que la douleur éprouvée en dehors de lui est atroce, tandis qu'avec lui elle s'explique, elle s'embellit, elle se divinise.

2. *Nous aimons la vie,* la vie pleine, avec ce qu'elle suppose d'épanouissement de notre activité, la vie sans fin ni diminution. Nous nous sentons faits pour l'immortalité, et nous savons qu'il nous faudra mourir ; nous nous voyons décroître tous les jours. Personne ne peut nous en empêcher. Lui non plus sans doute, car il nous rappelle que la mort, pour quoi nous n'étions pas faits, est entrée dans notre vie après le premier péché et y demeurera jusqu'à la fin des temps ; mais il y apporte une singulière atténuation, quand il nous dit de sa voix infaillible : « Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en moi ne mourra pas éternellement. »

3. *Nous désirons aimer et être aimés.* Il ne faut pas en rougir. Ce sentiment est le plus tyrannique et le plus universel. Mais il faut avouer que la terre est incapable de l'apaiser. Si même nous avons eu le privilège de rencontrer un cœur qui nous comprenne et nous donne ce que nous cherchons, nous ne tardons pas à découvrir en lui des lacunes et des défauts, qui nous déconcertent et diminuent notre bonheur. De sorte que, de tous côtés notre nature insatisfaite se retourne sur elle-même comme sur une couche douloureuse. C'est alors que l'on écoute avec ardeur Celui qui nous promet la satisfaction et qui nous la donne : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et je vous soulagerai ». Comment pourrons-nous jamais acquitter notre dette de justice à son égard, pour nous avoir ainsi offert un tel refuge près de lui ?

Pourquoi nous étonner de ce besoin que nous avons de Dieu ? Avez-vous donc oublié que quand il s'agit de créer l'homme, la Sainte Trinité abandonna au Verbe, par qui tout a été fait, le soin de façonner le cœur de cet être merveilleux ? Le Verbe déposa alors dans le cœur humain des sentiments et des besoins semblables à ceux qu'il devait éprouver lui-même. Il y incrusta des aspirations si profondes que seul il pourrait les comprendre et les apaiser.

Le cœur de l'homme et celui de Jésus sont devenus comme deux cordes d'une harpe harmonieusement accordées pour vibrer ensemble, et si délicatement reliées, que si l'une ne répond pas à la vibration provoquée par l'autre, il y a rupture d'harmonie, donc souffrance.

Voilà le secret de cette sympathie inlassable que Jésus témoigne à l'homme, même ingrat, même infidèle. Voilà pourquoi il a pu dire en vérité et le prouver : « Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes ».

Mais voilà aussi la cause de ce malaise mystérieux, qui tourmente le cœur humain, quand il ne répond pas totalement à l'appel du divin Maître ; ou la raison des remords qui empoisonnent sa vie, quand il l'a quitté.

Voilà encore l'explication des conversions, qui s'opèrent après 50, 60 ans de vie coupable par un mot recueilli dans un sermon, par une parole d'ami, par un événement inattendu, une émotion subite, une souffrance révélatrice. L'âme a perçu dans la douleur produite par le désenchantement l'harmonie de son être avec le Cœur de son Dieu, et elle se décide à y répondre.

III. — *Sans lui le monde est dans le désordre*

Voilà en revanche pourquoi ceux qui refusent de l'associer à leur activité en sont réduits à l'impuissance et à la confusion. Nous le voyons chaque jour.

Les hommes s'agitent en quête de paix et de bonheur. Salles de conférences, enceinte parlementaire, partout des menaces, des concessions, des réclamations. On défait le soir ce qui a été fait le matin. Personne n'est satisfait. On voudrait créer un monde où l'homme regarde l'homme comme un frère, où le faible ne craigne plus d'être asservi par le fort, où le pauvre trouve à son tour les agréments de l'existence transportés avant tout sur le plan matériel, un monde purifié de la haine et de la violence des bombes atomiques ou des invasions. Et on ne veut pas voir que c'est beaucoup trop demander aux mortels, car il y a là, dans cet ensemble de biens, la renonciation à des intérêts privés ou nationaux contre quoi protestera toujours l'égoïsme ou l'orgueil.

On aura beau multiplier traités, constitutions ou lois, nous ne sortirons de l'impasse où le matérialisme nous a enlisés que si nous remettons dans nos esprits la conscience des responsabilités assumées devant le monde et devant Dieu. Nous mourons de l'avoir oublié ou volontairement méconnu. Par un enchaînement fatal, nous ne rendons plus à César, constamment discuté de toute manière, ce qui lui appartient, pas plus que nous ne rendons à Dieu ce qui lui revient de droit. Dieu nous laisse à nous-mêmes, c'est-à-dire au néant. Il se tait et son silence est déjà son triomphe, puisque nous ne pouvons rien bâtir sans lui.

Je sais que certains souriront de notre prétention de vouloir retourner aux préceptes chrétiens et à l'intervention divine, pour obtenir des résultats dont nous étions si sûrs il y a quelque temps encore. Leur ironie ne changera rien à la réalité troublante que nous vivons, ni aux menaces qui s'étendent sur un avenir où le bonheur des générations de demain est en cause. Il leur suffirait pourtant de voir les regards de détresse qui apparaissent en tous les yeux, d'entendre les plaintes qui sortent des poitrines pour comprendre que la confiance en la puissance des hommes a disparu. Sans la lumière du Christ, sans la charité inaugurée par l'Evangile, sans la présence de Dieu, le monde ne sera jamais fraternel ; les sociétés ne retrouveront jamais leur équilibre ni leur tranquillité. Voilà pourquoi, nous le disons sans crainte d'être démenti par les faits, l'introduction dans les préliminaires d'une Constitution de cette prétention de « laïcité », qui est un congé outrageant donné à Dieu, est une injustice et une absurdité.

Les siècles qui ont précédé la venue du Rédempteur ont montré à quel degré de bestialité l'humanité pouvait descendre. Les tentatives qui ont été essayées depuis, en dehors de lui, n'ont abouti qu'à un immense échec, puisque nous nous trouvons en ce XX[e] siècle aussi anxieux que jamais devant les menaces des découvertes scientifiques, toutes orientées vers la destruction, devant les incertitudes du lendemain en notre société bouleversée de fond en comble.

Pourquoi ne pas rendre à Dieu ce qui lui appartient et attendre toujours d'événements ou de quelques hommes, un salut qu'il leur est impossible de nous donner. Il y a vingt siècles un Rédempteur nous est né. Il nous suffit toujours pour nous racheter de nos vices et de nos erreurs. Il nous a donné une doctrine infaillible de charité et d'humilité, de vertu et de concorde. Aussi longtemps que nous ne voudrons pas l'admettre, nous nous débattrons en vain dans l'incertitude et le malaise.

* *

Ainsi tout nous attache à lui, nos craintes, nos aspirations, nos qualités et jusqu'à nos défaillances. Toutes les fibres de notre être l'enlacent ; tous les échos de notre cœur le réclament. Voilà comment deviennent faciles nos obligations de rendre à Dieu ce qui lui appartient, c.-à-d. : tout ce qui est nous. Demandons-lui donc de nous donner un cœur pur, qui s'attache à lui seul. Les autres nous sembleront du reste si beaux, si attachants quand ils nous apparaîtront illuminés de la splendeur divine. Qu'il nous donne aussi l'énergie suffisante pour résister malgré toutes les sollicitations d'ici-bas, à ce qui nous écarterait de lui, de son amour, seul bien qui soit capable de nous satisfaire. Ainsi soit-il.

## CAUSERIES SUR LA MESSE

### II

### LE SACRIFICE DE NOTRE-SEIGNEUR

Mes frères,

Le sacrifice, avons-nous dit, c'est l'action par laquelle le prêtre, au nom de la collectivité, offre à Dieu une créature que l'on détruit ou que l'on immole ensuite et à laquelle finalement on communie ; ensemble de gestes qui révèlent nos sentiments intérieurs d'adoration, d'expiation, de remerciement, de demande envers Dieu et notre désir d'entrer en communication avec lui.

Vous avez donc bien compris que le sacrifice n'est pas *d'abord* le don à Dieu de *quelque chose,* mais bien le don de *quelqu'un,* de nous-mêmes pour exprimer notre dépendance de créature à l'égard du créateur. Sans doute, le don de l'homme est *matérialisé* par des fruits ou des animaux, mais c'est afin de signifier extérieurement ses dispositions intérieures de religion par lesquelles il reconnaît le souverain domaine de Dieu. La vraie victime, ce n'est pas l'offrande, mais l'offrant qui se prive d'un bien pour l'offrir à Dieu et manifester ainsi qu'il est prêt à s'offrir lui-même. Aussi bien, à ce sacrifice extérieur doit correspondre un vrai sacrifice intérieur, sans quoi il n'y a que mensonge.

Vous avez compris aussi que c'est le péché qui a rendu le sacrifice pénible, car c'est depuis le péché qu'il est dur de se renoncer. Depuis le péché, pour nous offrir à Dieu, il faut dire : « non » à notre égoïsme. Une pente naturelle nous entraîne au mal, aussi le sacrifice est devenu pénible comme toute ascension : l'alpiniste doit souffrir pour gravir les sommets neigeux. Mais ce n'est pas pour souffrir qu'il gravit les sommets, c'est pour se donner la joie pure de contempler les cimes. De même, le sacrifice nous arrache à nous-mêmes pour nous rendre à Dieu ; et ce qui réjouit Dieu, ce n'est pas de nous voir souffrir, mais c'est de voir que pour le trouver, nous savons nous dégager de tout ce qui nous sépare de lui.

Vous avez compris enfin que la communion est le retour à nous de la victime agréée et consacrée par Dieu. Il y a mis sa marque, elle lui appartient ; mais il nous la rend, nous autorise à en manger en signe d'accord et d'union avec lui. La communion à la victime scelle, en outre, l'union des membres de la collectivité entre eux aussi bien que l'union de chacun d'eux avec la victime. Bref, la communion est un lien d'unité.

Si vous avez clairement compris tout cela, alors du même coup vous comprenez que le sacrifice est le centre, l'âme de la religion, et vous ne vous étonnez plus de le rencontrer partout, surtout chez le peuple élu de Dieu.

I. — *Nécessité d'un sacrifice infini, unique*

Mais depuis le péché, vous disais-je en terminant, une rupture totale, une scission irrémédiable s'est produite entre Dieu et l'humanité. Comment réparer l'outrage fait à Dieu ? Comment reconquérir l'amitié divine ? Tous les sacrifices offerts par les hommes avant Jésus-Christ étaient incapables d'atteindre ce double but. La gravité du péché se mesure, en effet, à la dignité de Dieu offensé. Pour que la réparation soit à la hauteur de l'offense, il faut qu'elle soit infinie ; l'homme est donc incapable de la fournir. D'autre part, la vie divine perdue par le péché ne peut plus être rendue à l'homme qu'à un prix égal à sa valeur, à un prix infini. Où le trouver ? Alors nous voyons les hommes dans un geste vain entasser les sacrifices, toujours à renouveler parce que toujours défaillants. Il y a, dans cet effort impuissant, quelque chose d'émouvant, surtout dans la religion juive. On est dans l'attente du Médiateur qui réconciliera le ciel et la terre ; dont le sacrifice parfait abolira tous les autres qui n'en sont que l'ébauche, l'annonce. Plusieurs siècles à l'avance, ce sacrifice parfait, les prophètes, David, Isaïe, Daniel l'annoncèrent, en détaillant les tourments du Christ, se substituant comme victime volontaire à l'humanité toute entière.

Arrêtons-nous au Calvaire, au soir du 1er Vendredi Saint.

A cette heure, en effet, se joue le drame qui était au cœur de l'espérance humaine. Le dernier soupir du Christ va sceller la rencontre définitive de l'homme avec Dieu. Que fait donc le Christ sur la croix, Prêtre et Roi de l'humanité ? Il s'offre en un visible sacrifice. Il présente à Dieu le Père tout à la fois sa propre offrande personnelle et, par elle, l'invisible offrande de toute l'humanité dont il est le chef. Cet *unique sacrifice* de toute l'humanité, se réconciliant avec son Créateur en un acte total qui marque comme le retour à Dieu de toute la création prédestinée, cet unique sacrifice que les hommes avaient vraiment essayé de signifier, de monnayer pour ainsi dire en mille holocaustes distincts, cet unique sacrifice que l'humanité pécheresse ne pouvait effectuer par ses propres forces, Jésus-Christ, Dieu et homme, l'accomplit sur la Croix. Ce sacrifice est le sien, mais aussi celui de l'humanité devenue, depuis l'Incarnation, son corps mystique.

II. — *Les quatre éléments du sacrifice du Christ*

Détaillons un peu ce sacrifice parfait de N.-S. Jésus-Christ.

1. *L'offrande, 1er acte de son sacrifice.* — En entrant en ce monde, nous apprend S. Paul, le Christ, rassemblant en un seul acte sa vie toute entière, en en fit don à son Père : « Vous n'avez voulu ni sacrifice, ni oblation, mais vous m'avez formé un corps ; vous n'avez agréé ni holocaustes, ni sacrifice pour le péché. Alors j'ai dit : Me voici... Je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté. » Et S. Paul d'ajouter : « C'est en vertu de cette volonté que nous sommes sanctifiés par l'oblation que Jésus-Christ a faite, une fois pour toutes, de son propre corps » (Hebr., x, 5, 10).

Si le sacrifice est essentiellement ce don total, cette référence absolue de l'homme à Dieu, que dirons-nous de celui du Christ ! Quelle vie fut plus

totalement donnée, sans aucune reprise ! Toujours il s'est livré au bon plaisir de son Père. Sa volonté, ce fut de faire celle de son Père. Ses moindres désirs, il les exécute par amour. Il n'a qu'une seule volonté : rassembler tous les hommes en un même amour, en une même donation plénière à Celui dont l'amour le ravit à tel point qu'il marche à la mort de la Croix pour en donner le plus solennel témoignage : « Afin que le monde sache que j'aime mon Père,... allons,... partons d'ici. »

En cet instant, tout est déjà consommé ; il s'est livré ; son sacrifice est fait. Il ne lui reste plus qu'à mourir. Prêtre et victime tout ensemble, le Christ le sera durant toute sa Passion, et le Calvaire terminera ce qu'avait commencé l'Incarnation.

2. Dieu ne s'est pas contenté pour son Fils de cet élan généreux. Il a réclamé le don effectif et *l'immolation sanglante constituera le 2e acte de son sacrifice.* — Avant la chute, l'humanité aurait pu offrir à Dieu un sacrifice parfait : simple donation totale au Créateur, Souverain Bien infiniment aimable. Mais aujourd'hui, après le péché, nous le savons bien, rien de grand ne se fait dans notre monde sans la souffrance et la mort. Si belle soit-elle, si dominée qu'elle soit par un grand amour, une vie ne nous convainc pleinement que consacrée par le don final d'elle-même à cet amour : « Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de mourir pour ceux qu'on aime. »

D'ailleurs, depuis le péché, l'un des motifs les plus pressants du Sacrifice n'est-il pas le besoin de l'homme de témoigner son repentir, de demander pardon, de réparer en quelque sorte l'injure faite à Dieu. Et d'autant plus complète sera cette réparation que s'y manifestera chez le pécheur une plus grande intensité d'amour s'exprimant tout naturellement par des actes plus difficiles, plus coûteux à la nature. Souffrance et mort nous sont odieux, donc souffrance et mort subis par amour témoignent efficacement de la profondeur de notre repentir. Parce que le péché a été une soumission de l'esprit à la chair, la mortification de la chair sera la réparation normale du péché ; et puisque le péché mérite la mort éternelle, le pécheur qui souffre la mort temporelle satisfera en quelque sorte pour son péché.

A défaut de sa vie propre dont elle ne se sentait pas pleinement maîtresse, l'humanité pécheresse s'efforçait, mais en vain, de faire passer dans le sacrifice d'un animal, symbole de son propre sacrifice intérieur, l'offrande réparatrice pour son péché. La mort du Christ en croix sera le sacrement, le signe sensible efficace du sacrifice de toute l'humanité.

3. *La Consommation.* — L'offrande et l'immolation ne constituent pas cependant tout le sacrifice. Retour à Dieu et en Dieu de la créature réconciliée, le sacrifice ne peut pas se terminer à une mort qui n'est qu'un moyen. Loin de continuer l'essentiel du sacrifice, la privation est ordonnée à la consommation et à la transformation en Dieu, à cette sainte société avec lui par laquelle la créature se possède définitivement en le retrouvant. Autrement dit, si la mort est l'envers, la résurrection est l'endroit du sacrifice, cette magnifique réalité.

Aussi bien, en ressuscitant son Fils, Dieu a témoigné cette fois qu'il agréait notre sacrifice, que celui-ci avait touché son but. Désormais, assis à la droite de Dieu, le Christ, chef du corps mystique, est toujours vivant pour intercéder pour nous. Membres de son corps, nous sommes morts avec lui, ressuscités avec lui et avec lui assis à la droite du Père. Par le Christ ressuscité, nous sommes donc désormais en grâce avec Dieu.

4. *L'Union à Dieu.* — Le dernier acte des sacrifices antiques était un repas rituel, symbole émouvant, mais grossier, d'une profonde réalité spirituelle, l'union à la divinité. Ce symbolisme a trouvé dans l'immolation du Calvaire sa réponse définitive. Le sacrifice du Christ est aussi l'unique sacrifice de l'humanité totale, parce qu'il est celui de son chef. Ses mérites sont nôtres, et tout ce qui lui a été donné nous a été donné également en sa personne. En vertu de cette union mystique lorsque le Christ meurt en croix pour les péchés du monde, ce sont tous les hommes qui, en lui, sont morts au péché. Lorsqu'il est ressuscité et assis à la droite de son Père, c'est toute l'humanité qui est ressuscitée et assise avec lui auprès de Dieu. Dans le Christ qui est toute l'humanité qui est passée en Dieu. Par cette union si intime qu'elle défie toute compromission avec les unions de la terre, nous sommes introduits, par et dans le Christ, au sein de la famille divine à laquelle nous participons, où nous puisons la vie. Le Créateur est, en toute vérité, *Notre Père,* car nous sommes ses *fils, les frères* de Jésus-Christ. Et le St-Esprit est l'ami intime qui habite le temple de notre âme.

Ainsi le mystère de la Croix est au suprême degré le mystère de l'union irréfutable entre la créature et son Créateur. Et tout ce qu'avaient cherché et ébauché les sacrifices antiques, toute cette soif de Dieu, tout cela est désormais comblé et consommé.

Ce n'est pas encore tout. Le sacrifice du Christ, sacrement de notre union à Dieu est encore le lien mystique qui nous unit à nos semblables, le sacrement de l'union de l'Humanité. En nous unissant, en effet, à lui-même et en Dieu, Notre-Seigneur a produit entre tous les hommes cette union intime et vitale, l'unité d'un corps organique, avec lui comme tête. Incorporés au Christ nous sommes tous frères et membres les uns des autres, et ceci vaut non seulement pour l'humanité actuelle, d'ici-bas, mais pour tous ceux qui sont dans le Christ au ciel et au purgatoire. Voulez-vous être plus intimement unis à la Sainte Vierge et aux saints du Paradis ? Unissez-vous au Christ, à la sainte messe. Voulez-vous renouveler avec vos défunts les anciennes relations d'amitié, unissez-vous au Christ, à la sainte messe, et qu'ils soient au ciel ou au purgatoire, vos chers vôtres seront spirituellement tout proches de vous dans le Christ.

* *

Cette fois, nous sommes au terme et c'est dans toute son ampleur que se présente le sacrifice parfait du Christ. Parfait et universel, il totalise et dépasse tous les sacrifices anciens. Il est l'acte éternel de religion se prolongeant jusqu'au ciel, il n'a ni mesure, ni limite. Dans la suite des temps les hommes n'auront plus qu'à vivre de ses effets et qu'à présenter indéfiniment à Dieu, en s'y associant, le sacrifice de son Fils qui s'est fait notre Frère. « Personne ne va au Père que par moi », disait Jésus. Avec quelle piété et quelle confiance ne devons-nous pas prononcer ces simples mots que la liturgie de la messe fait répéter à satiété par le prêtre : « *Per Christum Dominum nostrum* » et que vous devez ratifier par un triomphal *Amen !*

## CAUSERIES LITURGIQUES

### I

INTRODUCTION

Trop de chrétiens ignorent le sens profond de la liturgie : ils fréquentent peu l'église, ou s'ils assistent aux offices, c'est passivement, par habitude, sans le moindre effort pour en pénétrer la beauté et la portée spirituelle. Je voudrais vous aider, vous du moins qui remplissez fidèlement votre devoir de chrétiens, à saisir l'esprit de la liturgie catholique, cet esprit capable d'imprimer à votre vie une orientation nouvelle, plus conforme à votre vocation chrétienne.

Et, pour fixer dès l'abord le cadre futur de ces causeries, nous les situerons dans une sorte de triptyque, qui semble bien être la meilleure présentation de l'esprit de notre liturgie catholique : l'année chrétienne, avec le retour périodique de ses dimanches et de ses fêtes ; les rites sacramentaires ; l'offrande du sacrifice eucharistique.

I

Sans l'ordre de *l'année liturgique*, les chrétiens n'auraient aucun moyen efficace d'organiser leur vie religieuse à l'extérieur. En supposant même que chaque groupe paroissial obéisse ponctuellement à son pasteur, une règle supérieure est encore nécessaire pour imposer au clergé lui-même une certaine uniformité dans les cérémonies. Autrement c'en serait fait de l'ordre, de la cohérence dans le culte public, et ce culte sombrerait bien vite dans l'arbitraire et l'anarchie.

Or, l'ordre et la cohésion des cérémonies sont indispensables à la vie du corps mystique de Jésus dans l'Eglise. Vous savez ce qu'est le corps mystique. En mourant pour nous, Jésus non seulement a réparé l'ordre moral détruit par le péché, mais il nous a rendu la vie de la grâce. Cette vie de la grâce nous unit intimement à lui, puisque c'est de lui que nous la recevons : c'est *par Lui, avec Lui, en Lui* que nous vivons surnaturellement. Aussi S. Paul, à plusieurs reprises, compare l'Eglise à un corps vivant dont le Christ est la tête et dont nous sommes les membres : « Dieu a mis toutes choses sous les pieds du Christ et l'a établi chef sur toute l'Eglise, qui est son corps » (Eph., I, 22). La vie descend de la tête aux membres, comme la sève monte de la vigne dans les sarments (Jn., XV, 5). Tous donc, parce que nous avons tous été régénérés dans le Christ, nous ne pouvons vivre de la vie de la grâce qu'en lui et par lui. Et, pour manifester cette union de tous les fidèles dans la même dépendance à l'égard de l'unique source de vie, Jésus a marqué cette communauté de dépendance en imposant à tous la nécessité d'appartenir à la société religieuse qui le continue sur la terre, l'Eglise catholique.

C'est cette communauté de vie surnaturelle qu'affirme, pour les fidèles et pour les prêtres, la participation aux offices de l'année liturgique. Le culte public est un culte communautaire ; même lorsqu'il récite seul son bréviaire, dans le silence d'un oratoire privé, le prêtre fait un acte de culte public, au nom de tous et, par conséquent, avec tous. La liturgie nous rappelle aussi que nous ne sommes pas seuls dans la communauté chrétienne ; nous y vivons les uns pour les autres, dans le Christ, par le Christ : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Mat., XVIII, 20).

II

La *liturgie sacramentaire* fait mieux saisir encore l'union intime des chrétiens à Jésus. Sans doute, Dieu parle parfois directement à l'âme, sans user de signes extérieurs : « Il n'a pas attaché sa puissance aux sacrements », disent les théologiens. La vie divine ne s'écoule pas nécessairement dans les seules limites de l'Eglise visible : le corps mystique du Christ, formé de tous les justes, s'étend au-delà de ces limites. Une telle perspective permet d'ailleurs d'espérer le salut de tous les hommes de bonne foi et de morale droite.

Les sacrements toutefois sont le bien des membres de l'Eglise visible, et leurs rites — paroles, gestes, choses — font bien comprendre la dépendance étroite de notre vie surnaturelle par rapport à Jésus-Christ. Le symbolisme du baptême et de l'eucharistie est connu : il sera bon cependant d'y fixer quelques instants notre attention.

*a)* Sans nous attarder, pour le *baptême*, aux cérémonies accessoires — exorcismes, cierge allumé, voile blanc imposé à un nouveau chrétien — n'en retenons aujourd'hui que l'essentiel. L'eau versée sur la tête indique la purification intérieure opérée par le Saint-Esprit, grâce aux paroles du ministre : « Je te baptise », c'est-à-dire je te plonge dans l'eau pour te laver, « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », afin qu'au nom de cette Trinité sainte tu sortes de ce bain salutaire, régénéré et vivant de la vie de la grâce. A l'instar du Christ mort sur la croix et déposé au tombeau pour ressusciter au matin du troisième jour, l'homme, spirituellement mort par le péché, est plongé dans la piscine sacrée pour ressusciter à la vie.

*b)* Non moins saisissant est le symbolisme de l'*eucharistie*. Il marque une union plus intime encore de l'âme avec l'auteur de la vie. Le corps et le sang du Sauveur nous sont donnés sous les apparences sacramentelles du pain et du vin : « Ceci est mon corps... ; ceci est le calice de mon sang... » — « Voici l'Agneau de Dieu ; voici celui qui ôte les péchés du monde... » — « Que le corps de N.-S. Jésus-Christ garde ton âme pour la vie éternelle. » Echo des promesses rapportées par S. Jean : « Je suis le pain de vie descendu du ciel... Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour le salut du monde... Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui... Celui qui mange ma chair vivra par moi... ; il vivra éternellement » (VI, 51, 56, 58).

Ces exemples suffisent. Si nous savions saisir le sens profond de la liturgie sacramentaire, quelles conséquences nous en pourrions tirer pour le développement de notre vie surnaturelle ! Et comme nous comprendrions mieux l'amour et la dignité du chrétien — *christianus*, celui qui est du Christ ! — de ce chrétien qui ne se nourrit du corps réel de Jésus dans l'eucharistie que pour devenir un membre plus vivant de son corps mystique.

III

La *liturgie de la messe* donne un relief incomparable à l'union du Chef et des membres dans l'offrande du commun sacrifice : « Priez, mes frères, dit le prêtre en se retournant vers les fidèles après l'offertoire, *afin que ce sacrifice qui est mien, mais*